

Sur l'auteur

Né en 1980 à Siegen en Allemagne, Denis Michelis arrive en France à l'âge de six ans. Après avoir été rédacteur pour des émissions culturelles sur Arte, il publie son premier roman, *La chance que tu as*, qui paraît chez Stock en 2014. *Le bon fils* (Notabilia, 2016, prix des lycéens d'Île-de-France 2018) est finaliste du prix Médicis. Il a également traduit plusieurs romans de l'allemand et de l'anglais dont *Les pleureuses* de Katie Kitamura (Stock, 2017, prix du meilleur roman Points) et *Peur* de Dirk Kurbjuweit (Delcourt, 2018).

ÉTAT D'IVRESSE

Du même auteur

La chance que tu as, Stock, 2014.

Le bon fils, Notabilia, 2016.

Denis Michelis

ÉTAT D'IVRESSE

Roman

NOTAB/LIA

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2019
© Visuel: Paprika
ISBN: 978-2-88250-545-3

*Comme épave perdue,
Je me cogne et me brise,
Comme froide,
Comme grise,
Comme rien.
Je suis seule,
Comme froide,
Comme grise,
Comme rien.
Je suis seule...*

Barbara, *Seule*

à Jean-Marie

(Lundi.)

Quelqu'un me poursuit, j'ignore si c'est un homme ou une femme, et lorsque je regarde par-dessus mon épaule, je ne distingue presque rien, juste une ombre, véloce, qui se rapproche.

Devant moi un paysage aride, monochrome, si vaste qu'il efface la ligne d'horizon. Le souffle court, le visage mouillé de larmes, je continue ma course même si cette course me semble perdue d'avance.

Trois ou quatre maisons se dessinent au loin. L'ombre, toujours sur mes talons, pousse un drôle de cri. Vite ! La première maison est fermée à double tour ; aux fenêtres, des rideaux ont été soigneusement tirés. Pourtant je ne suis pas seule. De l'intérieur me parvient une douce rumeur, celle d'un repas en famille : le bruit des verres qui s'entrechoquent, les conversations qui s'animent, les

rires et leurs échos qui les prolongent à l'infini. De mes poings serrés, je tambourine contre la porte : laissez-moi entrer ! Un peu plus tard, je tente ma chance auprès de la maison voisine, puis d'une autre, mais personne ne me voit ni ne m'entend.

Autre décor. Des falaises aux arêtes aiguisées comme des couteaux s'enfonçant dans mes pieds nus. Je ne veux pas avancer. En contrebas, le fracas des vagues, assourdissant, je les imagine grandes, noires, toutes dentelées de mousse. Tremblante, je parviens à reculer d'un pas, mais je sens le souffle de l'ombre sur ma nuque. Si tu sautes, me dit-elle, ce sera plus simple pour tout le monde.

Je me réveille, désorientée et seule.

À cette heure-ci, la rue de mon quartier est déserte. À part le vent qui s'y promène. Le vent glacé de novembre qui agite les branches des haies de buis soulève les feuilles pourrissant sur le bitume avant de chercher à se faufiler par le battant de ma boîte aux lettres. Je m'approche en serrant le col de ma robe de chambre. De la paperasse inutile, voilà à quoi me sert cette boîte : prospectus, appels aux dons pour sauver les sans-abri, les sans-pain, les sans-famille, les sans-rien. Aucune lettre d'amour, en revanche. C'est idiot, plus personne n'écrit de lettres, et pourtant il m'arrive de me voir à ce même endroit, dans l'avare lumière du matin, décachetant l'enveloppe, fébrile, et me précipitant dans la maison pour y faire mes bagages.

En attendant, c'est d'un pas traînant que je rentre. Le petit vestibule est surchauffé, il y règne une odeur sucrée, vaguement écoeurante. Rien ne vaut la douceur du foyer pour chasser le trouble d'une mauvaise nuit, tu ne trouves pas ? J'acquiesce

timidement et me dirige vers la table haute de la cuisine où trône un bol fumant. À qui appartient ce bol? J'hésite. Des images me reviennent, harcelantes, et que je m'efforce en vain de chasser: la course-poursuite, les maisons indifférentes à ma détresse, le vertige au bord de la falaise, l'ombre à mes trousses...

Concentre-toi sur le bol. Le bol, oui. Le bol de Tristan! Il n'y a que Tristan pour boire du chocolat chaud de bon matin et il n'y a que lui pour oublier de mettre la machine à café en route. (Soupirs.) Sans parler de la vaisselle sale qui s'accumule dans l'évier. Des verres au bord poisseux, des assiettes tout aussi peu ragoûtantes, deux mugs empilés en équilibre instable, je m'y attaquerai sans doute plus tard. Pour le moment, je perçois le grincement aigu et répété de l'escalier: Tristan est sur le point de faire son entrée.

Que faisais-tu dehors? Sa voix résonne depuis le vestibule. Pas de bonjour ni de tu as bien dormi. Ignore-le, tout simplement, de toute manière, on ne peut pas être au four et au moulin: préparer le café et répondre à son fils. Je ne me souviens plus des doses, trois ou quatre cuillerées? Préparer du café est tout un art.

Que faisais-tu dehors? Tristan aime la répétition, à croire qu'il ne vit que pour elle, il répète encore et encore, l'impatience coule dans sa gorge.

Que faisais-tu dehors ? Cette fois je pivote. Tristan et son mètre quatre-vingts, droit comme un soldat, immobile dans l'embrasure de la porte reliant la *pièce de vie* (un salon-salle à manger et sa cuisine américaine) au vestibule. Peu importe où je me trouve, on me suit à la trace. C'est l'inconvénient de ces grandes pièces ouvertes, conçues au départ pour lutter contre l'obscurité si chère à notre région.

Ne m'oblige pas à répéter. Tristan ne fléchit pas. Mon manque d'inspiration est tel que mon fils en devient plus obstiné, plus intraitable encore, ça n'a pas l'air d'aller, tu as une drôle de tête ! Durant l'interrogatoire, il enfle une épaisse doudoune et un bonnet en laine de couleur sombre : tout est sombre chez Tristan, il ne s'habille qu'en noir ou en bleu marine. J'aimerais qu'il me prenne dans ses bras, c'est un garçon robuste, aux épaules charpentées, prendre quelqu'un dans ses bras ne doit pas être une tâche bien ardue et pourtant il reste à distance. Ses gestes tendres, il les réserve à quelqu'un d'autre. Me cribler de questions, en revanche, est dans ses prérogatives. Tout va bien ? Tout va bien ? J'ai bien envie de faire le perroquet, cela détendrait l'atmosphère ; entre-temps, mes mains se sont mises à trembler, Tristan le remarque sur-le-champ. Dans son regard brillent deux exquises petites flammes.

Tu ne veux pas me répondre ? J'ai relevé le courrier. À cette heure-ci ? Oui. Tu t'es réveillée avec les poules, on dirait. C'est à cause de toutes ces images qui tourbillonnent dans mon esprit, suis-je sur le point de répondre avant de me raviser. Tristan, de son côté, me rappelle que le facteur ne passe pas avant onze heures. J'improvise une nouvelle fois, évoquant le courrier de la veille. Et tu es sortie habillée *comme ça* ? Je ne suis restée dehors que quelques minutes. C'est rare de te voir levée si tôt : un souci ? Je ne parvenais pas à dormir. Quelqu'un t'a vue ? Personne, non. Tu veux que j'appelle le médecin ? Mais tout va bien, mon chéri, je t'assure. (Tristan souffle, s'ensuit un long silence.) Bon, je dois y aller, à plus. À plus, Tristan, dis-je, mais la porte de l'entrée s'est déjà refermée.

Le café coule avec une lenteur insupportable. Ploc. Un vrai supplice. Ploc. Depuis le départ de Tristan, une soif inextinguible ne cesse de me tourmenter. Ploc. J'ai beau boire un verre d'eau après l'autre, rien n'y fait, je suis un arbre sec, dévoré de l'intérieur, bientôt je me briserai et il ne restera qu'un petit tas de sciure sur le carrelage de la cuisine.

Le vrombissement d'un moteur, puis des talons qui claquent sur le trottoir d'en face. Celia vient de garer sa Renault Espace. Doucement j'écarte le voilage blanc de ma fenêtre et j'observe la manière

dont ma voisine extrait de grands sacs en plastique de son coffre. Je reconnais l'enseigne de l'hypermarché. Quelle chance de pouvoir prendre sa voiture de bon matin et de filer en direction du centre commercial... Soudain, Celia se retourne dans ma direction. Elle demeure ainsi, immobile, de longues minutes durant, un sac de courses dans chaque main, j'ai l'impression qu'elle cherche une réponse sans pour autant être capable de formuler la question. De mon côté, je retiens mon souffle, protégée par mon voilage blanc, lequel ne bouge ni ne tremble. Celia, après un énième coup d'œil, se résout à rentrer.

Le café est si épais, si amer, qu'il me soulève le cœur. Ce n'est pourtant pas sorcier de faire un café, n'importe qui y arrive. Sous-entendu, n'importe qui *sauf moi*. Être n'importe qui n'est déjà pas terrible, que dire si de surcroît l'on vous exclut du cercle. N'en rajoute pas, le pathos n'a jamais sauvé personne. C'est toi qui as commencé. Parce que ton café est infect. Ce n'est pas mon jour, voilà. Ne m'avais-tu pas servi cette excuse hier, et avant-hier et le jour précédent ?

Au fond, il n'est pas si mauvais, ce café, il suffit de se forcer à l'avalier par petites gorgées. Je repense à notre dispute de tout à l'heure, à l'attitude de Tristan, mon fils tant aimé. Pourquoi cette sensation de ne plus le reconnaître ? Où est passé le petit garçon sage qui crayonnait des paysages saturés de

couleurs vives ? À la place, on m'a confié un adolescent distant, cruel. Nous ne l'avons pourtant pas élevé comme ça, son père et moi. Cela dit, avoir dix-sept ans et être pourvu d'un père sans cesse en déplacements vous forge un caractère en acier trempé. Et je *sais* de quoi je parle, j'avais consacré un dossier entier à l'absence des pères.

À propos, quand doit-il revenir ? Bientôt. Oui, bientôt. N'était-il pas question d'un congrès où il devait se rendre ? Tu n'as qu'à consulter tes messages et tu sauras. L'ennui, c'est que je les ai tous effacés. Une mauvaise manipulation... Les as-tu écoutés, au moins ?

Encore un café, noyé de sucre, histoire de me donner un bon coup de fouet. Des heures que je suis debout sans avoir écrit la moindre ligne. Je vois déjà d'ici la scène où mon fils, à grands coups de sous-entendus grossiers, laissera entendre que je me tourne les pouces. D'habitude, j'encaisse. Je courbe l'échine, il m'arrive même de tendre l'autre joue, mais la prochaine fois je l'enverrai peut-être sur les roses, mon Tristan. Comme si tu ne l'avais jamais fait.

Je ne comprends pas. Tu n'es pas très crédible en amnésique, mais nous y reviendrons. Pas plus tard que la semaine dernière, tu as été fortement désobligeante à l'égard de ton fils. Moi, désobligeante ? J'ai peut-être fait montre de sévérité. Je...

Ce n'était pas mon jour. Tu ne vas pas recommencer ! Recommencer quoi ?

Rappelle-moi ce que je lui ai dit ? Tu lui as dit *dégage*. Tu inventes. Tu profites de mon état de faiblesse et du fait qu'en ce moment ma mémoire n'en fait qu'à sa tête...

Dégage ? J'ai du mal à te croire. Ou alors ce mot m'aurait échappé. Comment une mère peut-elle utiliser des mots pareils à l'égard de son fils ?

Un fils qui par ailleurs a toujours fait bonne figure : gentil, poli, serviable, le visage fin, de bonnes manières, de belles dents, un sens aigu de l'ironie.

C'est important, l'ironie, ça vous permet de tenir debout. Moi aussi, j'ironise quand je dis *dégage* à Tristan.

J'ai dû m'assoupir quelques instants. Je me revois me dirigeant vers le canapé, mon mug de café à la main. Fondu au noir. Ensuite, j'ai été happée par un grand trou noir, et j'ai chuté dans le vide, j'ai chuté indéfiniment dans une sorte de ralenti nauséeux.

Ces derniers temps, mes cauchemars semblent si réels qu'en ressortir me demande un incommensurable effort. Comme en ce moment même où je lutte vaillamment avec les coussins du canapé pour pouvoir me redresser. Pourquoi ris-tu ? (On entend un bruit sourd, peut-être un objet qui tombe.) J'aimerais t'y voir.

Après avoir étiré ma colonne en bâillant tout mon saoul, je jette un coup d'œil furtif autour de moi. *Désordre*, voilà le premier mot qui me vient aux lèvres. Ou *capharnaïm*, comme dirait mon fils. Tristan, ce dictionnaire ambulante... Il a dû apprendre ce vocable dans un livre, et depuis, il me le ressort à toutes les sauces. Tu vis dans un *ca-phar-na-ïm*, maman.

Ton fils s'est mis à la lecture ? Si étrange que cela puisse paraître : oui. Si on peut appeler ça de la lecture... En ce moment, il affectionne tout particulièrement des thrillers pour bonnes femmes écrits par de vieilles bourgeoises et dont les intrigues se déroulent dans des quartiers pavillonnaires propres où rien ne dépasse. Enfin, c'est ce qu'on cherche à nous faire croire. Qu'un garçon robuste s'identifie à des intrigues aussi tarabiscotées me dépasse, même si ça ne date pas d'hier... Enfant, il ne jurait déjà que par ses héroïnes apprenties détectives. Liz, Ann, Alice, Letty, Bess. Avec leurs aventures mi-policieuses, mi-fantastiques : un bijou volé dans un manoir hanté, un lac auréolé de mystère, un fantôme resurgi du passé. (Un long bâillement.) Et tu t'étonnes qu'on le traitait de fillette. Je ne m'étonne plus de rien, je... que disions-nous ? J'ai perdu le fil.

Cesse de toujours regarder dehors, tu te fais du mal. Au contraire, je constate, je note, sans jugement ni rancœur. La voiture de Celia est encore garée n'importe comment, et au-dessus tournoient de grands oiseaux noirs, on dirait des corneilles... Quelle heure est-il ? L'heure de faire votre toilette, Madame. Pas maintenant, mon petit, repassez plus tard, voulez vous ? (Rires.) Bien, Madame.

Onze heures trente. (Un soupir de soulagement.) Dans la porte du frigo, la bouteille de lait scintille

d'une lueur aveuglante. Le lait, c'est plein de calcium, disait ma grand-mère, c'est bon pour les os. Tout en remplissant mon verre à pied, je ne peux m'empêcher de sourire. Dieu merci, Tristan n'a pas encore songé à vérifier le contenu de ta bouteille. C'est juste, mon fils n'aime pas le lait, il préfère le jus d'orange ou le Coca, même si son père et moi lui interdisons d'en boire, ou alors en de très rares occasions. Trop de sucre, trop de cochonneries, de conservateurs. Mais quand son père est en congrès ou en stage, je me montre plus conciliante. Au final, ça ne change pas grand-chose (rien), puisque mon fils continue de me traiter avec dédain.

Les premières gorgées me font grimacer : c'est à cause de cet arrière-goût de plastique ! J'ai beau rincer chaque bouteille avec la plus grande dévotion, rien n'y fait. Au deuxième (troisième, quatrième) verre, je retrouve la saveur originelle du pouilly-fumé. J'allume la radio, triture le bouton dans tous les sens pour tomber sur une station d'infos en continu. Les mauvaises nouvelles sont celles qui m'enthousiasment par-dessus tout : attentats, inondations, grèves, courbe du chômage ascendante, peuple en colère. Je tends l'oreille et me reverse une larmichette.

Pourquoi ai-je allumé cette radio ? On n'y comprend rien de toute façon. Entre le présentateur qui mitraille son texte et ce grésillement intermittent, il y a de quoi devenir chèvre. Si j'avais un marteau, j'en donnerais un grand coup sur le

poste. Je pourrais aussi l'envoyer valser contre un mur. Tout se détruit si l'on fait montre d'un peu d'imagination.

Laisse la radio tranquille, elle n'y est pour rien, retourne plutôt aux questions fondamentales. Je t'en donne une au hasard : pourquoi ta bouteille de lait est-elle plus légère qu'une plume ?

J'ai tout juste eu le temps d'ouvrir la bouche que le présentateur du flash infos me répond que c'est le Saint-Esprit qui a dû la siphonner, puis il éclate d'un rire haineux. Mais pour qui il se prend, celui-là ? D'un geste brusque, j'arrache le câble électrique pour me diriger ensuite vers la porte de la cave.

La plus grande vigilance s'impose, car l'escalier est doté de marches anormalement hautes. J'ai beau être rompue à ce genre d'exercice, j'ai beau me tenir au mur glacé pour garder mon équilibre, l'épreuve n'en demeure pas moins périlleuse. Le cœur battant la chamade, je descends. Un pas, puis un autre pas. Prends ton temps... Bientôt, la buanderie, et ma main se glisse sous l'évier, parmi les produits ménagers, les éponges, la lessive, l'adoucissant, le vinaigre blanc, le savon de Marseille, les berlingots de Javel parfumée au citron. Jamais il ne viendrait à l'esprit de mon fils, et encore moins de mon mari, de chercher à cet endroit.

C'est toujours la même histoire. Une fois remontée avec mon butin, voilà qu'un étrange phénomène se produit. J'ai fini par m'y habituer et par ne plus céder à la panique. La radio, pourtant débranchée auparavant, s'est rallumée. Elle s'est rallumée *toute seule*.

J'ai essayé d'en parler à Tristan, mais Tristan ne croit pas aux phénomènes paranormaux. Un esprit cartésien, ennuyeux, voilà ce qu'est devenu mon enfant. Pourtant, c'est bien de la musique qui émane du poste, il faudrait être sourd pour ne pas l'entendre. Une musique un peu vieillotte mais entraînante, qui donne envie d'esquisser un pas de danse ou deux, et même de chanter. Quelle voix de crécelle ! Je suis chez moi, je fais ce que je veux. Entre-temps, je jette un œil distrait sur mon portable. Rien. Ni appel, ni message, ni même une offre promotionnelle de La Redoute. Adossée à la table haute, je commence à rédiger un SMS. Les touches de mon clavier sont si petites que je m'y reprends à plusieurs reprises, m'obligeant à davantage de concision : *tu restes manger à la maison ce soir ?* Mon fils ne répond pas. Il l'a pourtant lu, ce SMS. Tu t'imaginais qu'il allait t'envoyer un poème ? À cet âge-là, chaque parent, chaque adulte se transforme en un ennemi potentiel. Ça lui passera, de toute façon, je donnerais ma vie pour lui. (Rires ou larmes.)

D'ici là, je transvase délicatement le sancerre dans ma bouteille de lait vide.

Ma tête est lourde. Si lourde que je la prends entre mes mains, de peur qu'elle ne m'échappe. Un jour, elle avait roulé à une telle vitesse que je m'étais vue courir derrière en me cognant aux meubles. Une fois délicatement posée sur la table haute de ma cuisine, la voici qui me sourit avant de fermer les yeux. Je plonge à mon tour. Un océan obscur, insondable.

Une vibration me ramène à la surface. *Je ne sais pas encore*. Tristan vient tout juste de me répondre. Dehors, le soir descend. Je relis le message de Tristan, laconique, résonnant telle une prophétie. *Je ne sais pas encore*. Pourquoi ne pas me dire simplement qu'il compte coucher chez son amie Carolin que je sais plus âgée que lui et dotée d'une auto blanche ? Je ne les ai vues qu'une seule fois. L'auto : un tas de ferraille. La jeune femme : petite, replète, un visage hommasse, des yeux aussi durs que de la glace, et une façon de se mouvoir qui me déplait. Que ces deux-là soient ensemble m'étonnerait. Une mère *sent* ce genre de choses.

Dans un mois, ou presque, nous fêterons Noël, Tristan ne m'a toujours pas dit ce qu'il souhaitait comme cadeau. Lui qui a cru au père Noël jusqu'à l'âge de onze ans. (Rires.) Durant quelques longues

et paisibles minutes, je laisse s'installer un peu de nostalgie dans la pièce, je l'accueille comme on accueille une vieille confidente, parle-moi encore des flocons que l'on voit danser contre le carreau, des parfums de cannelle et d'anis étoilé, et du feu crépitant dans l'âtre.

Noël... (Long flottement.) Une nouvelle mère, voilà ce que Tristan m'avait répondu l'année dernière.

La brume, en épais rubans, a envahi ma rue, sous la lumière crue des réverbères, elle se soulève, se contorsionne tel un organisme doté d'une volonté propre. Sa beauté ténébreuse me fascine, je pourrais rester des heures ainsi, le nez collé à la fenêtre. Brusquement une image me revient, suivie d'une autre, et d'une autre encore : un soir, la brume avait réussi à se faufiler par les meurtrières, me prenant par surprise, m'entourant (m'étouffant !) de ses longs bras opalescents. Le cœur étreint par l'angoisse, j'avance, je tâtonne en appelant à l'aide. En vain.

Jamais je n'y retournerai. Du moins pas un soir de brouillard. Tu n'as pas le choix, je te le rappelle. Je n'ai pas envie de disparaître dans le brouillard. C'est pourtant parfois la meilleure chose à faire, comme ces bateaux fantômes qu'on croit percevoir à l'horizon. Je ne descendrai pas à la cave. Lâche que tu es ! Dois-je te rappeler qu'il n'y a plus rien à boire ni dans ta cuisine américaine ni dans ton salon ?

Donne-moi une minute ou deux de réflexion et je nous sortirai de cette mauvaise passe, dis-je en balayant du regard les placards du haut de la cuisine. Le troisième en partant de la gauche a tout particulièrement attiré mon attention. Pour l'atteindre, je déplie un petit tabouret. Ne va pas te rompre le cou, vois déjà comme tu chavires ! D'ailleurs, que cherches-tu ? Il n'y a rien à cet endroit, sinon des ingrédients et ustensiles dédiés à la pâtisserie... D'une époque où tu étais une pâtissière hors pair : crème au beurre aromatisée au café et à la violette, roulés aux myrtilles sauvages, ganache chocolat noir-orange et Grand Marnier, tu ne reculais devant aucune difficulté. Aujourd'hui, préparer un repas, même le plus élémentaire, même le plus ennuyeux, te demande trop d'efforts.

Au moins, te voilà délestée de toutes ces tâches qui depuis la nuit des temps ont toujours alourdi ta condition de femme, t'interdisant de t'épanouir professionnellement. De t'épanouir dans ton travail d'*enquêteuse*, de *journaliste*, de *rédactrice*, car c'est bien ainsi que l'on te nomme.

J'esquisse un sourire faussement gêné et me ratrape de justesse au bord du placard. *Enquêteuse, journaliste, rédactrice* ! Toutes ces cordes à mon arc... Il paraîtrait même que je joue un rôle important dans notre société. Tout ça ne nous dit pas pourquoi tu te retrouves juchée sur ton petit

tabouret. Cesse de me déconcentrer. (Un bruit sourd.) Où l'ai-je donc rangée?

Après l'effort, la satisfaction profonde, celle du travail bien accompli. Le rhum dédié à la pâtisserie n'est pas terrible, mais la flasque a au moins le mérite d'être presque pleine. Les tempes brûlantes, j'envoie un autre SMS à Tristan : *je ne sais toujours pas si tu restes pour le dîner!* Afin de faire naître en lui un vague sentiment de culpabilité, j'ajoute : *je me sens un peu seule ces derniers jours.* Je n'ose écrire *depuis plusieurs semaines. Des mois.* Aucune réaction. Qu'à cela ne tienne. Prenant mon courage à deux mains, je lui laisse un long message sur son répondeur.

Tu es malade? Je tressaille: tu m'as fait une de ces peurs, mon chéri. Que s'est-il passé ici? Rien, je t'attendais pour dîner, c'est tout. Après m'avoir longuement considérée, Tristan me demande pourquoi il a trouvé sa mère avachie sur la table haute de la cuisine, devant une petite bouteille de rhum ambré La Martiniquaise, un sac de farine éventré à ses pieds et un rouleau à pâtisserie sur lequel *il a manqué de se casser la gueule.* Sans compter le message vocal sur son répondeur, un message sans queue ni tête. Je rétorque, les yeux baignés d'innocence, que je voulais faire une surprise à mon fils, comme autrefois, tu te souviens, quand tu rentrais de l'école et que je préparais des crêpes?

Tristan, trop occupé à détailler la flasque, ne s'en souvient plus, ou alors il ne souhaite plus s'en souvenir, allez savoir. De mon côté, je verse un peu d'eau à mon moulin : au moment d'attraper la farine, j'ai été saisie d'un léger vertige. La grippe, probablement : c'est de saison. Tristan s'en fiche de ma grippe, il veut savoir si je suis restée *comme ça* toute la journée. C'est-à-dire ? Heureusement, je me mords la langue, consciente tout à coup d'avoir porté toute la journée ma robe de chambre et que mes cheveux ressemblent à de petits serpentins en pâte à modeler. Si tu es malade, me rétorque mon fils tout en se penchant pour ramasser le rouleau et recueillir la farine grâce à une balayette dénichée je ne sais où, tu n'as qu'à prendre un bon bain chaud. Plus tard, dis-je, laisse-moi au moins t'aider. Je n'ai pas besoin que tu m'aides. T'es de mauvaise humeur, ma parole ? Fous-moi la paix et monte te laver.

Je te demande pardon ? Ne te laisse pas marcher sur les pieds, affirme-toi. Tu ne me parles pas sur ce ton, Tristan. Tu as compris ? (Long silence, Tristan saisit la flasque vide et la jette avec force dans la poubelle.) Je suppose que tu n'as pas travaillé aujourd'hui, me lance-t-il avec sa voix d'adolescent, à la fois fourbe et blessante. Ne surtout pas paniquer, me dis-je.

Si, bien sûr, François m'a commandé un article sur le désir d'enfant, j'ai passé tout l'après-midi dessus. Impassible, Tristan se dirige vers le frigo en me rappelant que l'article en question a été publié pas plus tard qu'au mois de septembre: *je ne voulais pas d'enfant et j'ai changé d'avis*, c'est ainsi que s'ouvrait l'article. Mais cloue-lui le bec, bon sang, qu'il aille dans sa chambre et se plonge dans ses livres de bonnes femmes ! Quelle mémoire, mon chéri, quelle mémoire, oui, je suis sûre que tu iras très loin dans tes études, peut-être étudieras-tu la médecine. Qui sait ? Mon fils médecin. Ainsi,

tu pourras t'occuper de moi quand je serai grabataire, quand je n'aurai plus la force de rien. Et si tu es sage, tu pourras m'accompagner dans mon ultime voyage.

Tristan, toujours posté devant le frigo ouvert, se contente de pousser un soupir d'exaspération, signe qu'il ne me fera aucun cadeau. Je change de nouveau de tactique et lui demande s'il a besoin d'aide pour ses devoirs. Mon fils ricane, ça ira, merci. J'abats ma dernière carte: qu'est-ce qui te ferait plaisir pour le dîner? Je peux nous improviser un petit quelque chose. Je sais pas si je dîne ici. Me mordant l'intérieur des joues, je réponds *comme tu voudras*, à présent je vais prendre mon bain. Pas si vite, me signifie Tristan d'un geste: pourquoi avons-nous du lait au frigo?

J'ai l'impression qu'un poids m'écrase la poitrine. Durant d'interminables secondes, je me dis que je n'y arriverai jamais, que je devrai hisser le drapeau blanc face à de telles attaques. Puis, comme si de rien n'était, j'explique à mon fils que le lait, c'est plein de calcium, c'est bon pour les os.

Tristan ne m'a jamais vue boire de lait. Sa réponse est sans appel. Fais diversion, dis quelque chose, n'importe quoi. À propos, mon chéri, ce serait bien que tu ailles faire deux ou trois courses. (Tristan ne bouge pas, il semble hypnotisé par la bouteille de lait.) Tristan? Tristan! Oh ça va, pas la peine

de gueuler. Mais pourquoi me parles-tu comme ça ? À présent, je pleurniche, balance légèrement la tête de gauche à droite tout en regardant mes pieds. J'en appelle à un peu de clémence, est-ce trop demander ? C'est bon, je ne suis pas sourd, on va les faire, les courses. Qui ça, *on* ? *Carolie et moi*.

Lorsque mon fils prononce cette phrase, *Carolie et moi*, j'imagine une nouvelle entité, un monstre à deux têtes régissant mon quotidien. Le frigo est vide ? Qu'à cela ne tienne. *Carolie et moi* irons jusqu'à l'hyper. Car, contrairement à d'autres, *Carolie et moi* sommes pourvus d'une voiture. Si seulement je connaissais le jour où mon mari revient de son fichu congrès. La date doit correspondre à l'une des croix marquées au Bic rouge sur le calendrier mural de La Poste. (Légère hésitation.) Maman ? Lorsque ton mari reviendra, exige de récupérer ton dû et tu pourras de nouveau rouler à travers champs, vitres ouvertes, cheveux au vent. Maman ? Tu n'auras plus à marcher et à te fatiguer inutilement comme tu l'as fait il n'y a pas si longtemps : quinze kilomètres à l'aller pour te rendre au centre commercial, sans compter le retour... Tu as vite abandonné, une femme aussi menue que toi longeant la nationale dans un manteau de solitude. Maman ? Dans ce cas, je prendrai le taxi, il y a une compagnie spécialisée dans le transport des personnes à mobilité réduite, je me ferai passer pour une malade. Mieux : une handicapée ! Ils ne veulent plus de toi à la compagnie, ils en sont à filtrer les

appels. Tu mens. Maman ! Alors qu'il existe pourtant une solution simple. Pas question. C'est à deux pas d'ici. Tu prends la rue Jean-Jaurès, tu dépasses le lycée professionnel et ce joli quartier aux maisons mitoyennes si étroites que les gens ne peuvent s'y mouvoir sans se cogner les uns aux autres, et juste après le croisement, tu y es. Ils viennent juste de l'inaugurer. Un Lodi flambant neuf. La solution idéale pour faire ses courses rapidement chaque jour, et ce, au meilleur rapport qualité-prix. N'y songe même pas, tu ne voudrais pas non plus que je fasse la manche. MAMAN ! J'ai ma maison, ma cuisine américaine, un mari en déplacement et un fils en passe de devenir un grand médecin, ce n'est pas pour aller jouer les Cosette au Lodi. Non, je récupérerai ma voiture et je prendrai la nationale, voire l'autoroute... MAMAN ! Pardon, mon chéri, j'étais perdue dans mes pensées. Tu disais ? *Caroline et moi*, on ira faire les courses demain. Parfait. Ou après-demain.

Ne pas donner de date précise, faire durer le supplice. Que dire, sinon *très bien, mon chéri, merci*. J'ajoute *ça doit te faire drôle de fréquenter une fille plus âgée, non ?* Tristan me toise avant de vider la grande bouteille de Coca. Finalement, je ne mangerai pas ici.

Je reçois cette réponse comme un coup de poing dans le ventre. Pourquoi ? Ce garçon est encore mineur et donc sous ma responsabilité, j'ai le